

COMMENT

Vathiménil Echappa

L'occupation allemande en 1870.

—J'avais dix ans lorsque fut déclarée la guerre de 1870-71. Je me disais mon ami André Marrey. Je n'ai vu les Allemands que pendant quelques heures. Mais j'ai gardé de l'invasion un souvenir qui rien n'effacera. Retenus à la ville, mes parents m'avaient confié, dès le mois d'octobre, à ma tante Marie, qui habitait un village de Lorraine, Vathiménil, à quelques lieues de Montigny-sous-Metz. Les défaites de Wissembourg et de Reichschoffen déchirèrent mon âme. Le patriotisme des enfants à quelque chose de jaloux et de fier qui, aux jours de feu, fait cruellement saigner leur cœur. D'ailleurs, pour punir qu'elle soit par certains côtés la douleur n'en est peut-être que plus profonde. La France avait été pour moi l'invisible, l'invulnérable ! Lorsque je lisais que telle ou telle nation était vaincue, — par exemple, l'Autriche à Sadowa, — je pensais : « Comment les enfants de ce pays-là font-ils pour vivre ? Et voici que la France était vaincue, envahie, mutilée. Les mauvaises nouvelles arrivaient en foule. Soudain, on annonçait quelque victoire française, magnifique, démesurée, définitive, folle. Ce faux bruit achevait de tout bouleverser. Et cependant, c'était le beau temps, le temps délicieux des vacances ! D'ordinaire, les mois d'août et de septembre me semblaient une période d'échouement. Les promenades dans la forêt, la pêche sous les saules de la Meurthe, les réveries au jardin, dans le rocher, à l'ombre du grand noyer, l'air même, l'air du pays natal où se mêlaient les chères odeurs de la terre, des blés mûrs, des foins coupés, tout se réunissait pour me donner la pure sensation du bonheur absolu. Mais le pays natal était envahi. Il me semblait qu'un frisson d'horreur passait sur les choses. Tante Marie ne négligeait rien pour me rendre la vie aussi calme que d'habitude. N'était-elle pas, d'ailleurs, le dévouement et l'énergie en personne ! Malgré ses soixante ans bien sonnés, son profil droit avait gardé une beauté singulière : ses cheveux demeuraient très noirs, ondulés naturellement sur ses tempes ; ses lèvres minces, presque toujours serrées, ne connaissaient guère le sourire. Mais ses yeux, d'un violet gris très vif, me regardaient et tendrement ! Venue de très bonne heure, elle avait sans cesse, et non sans impatience, refusé de se remarier. Elle appartenait à sa famille entière. Elle était « la tante » par excellence. Quand on avait dit : « Tante Marie », on avait tout dit. Les autres enfants, à nous entendre dire si bien : « Tante Marie », finissaient par dire comme nous. Jamais femme n'avait été plus active, plus diligente, plus courageuse. Levée avant le jour, elle exécutait, avec une netteté rapide, les travaux de la maison, du jardin, des champs. Entre temps elle filait. Le rouet de tante Marie, de son bourdonnement léger, a façonné assez de fil pour vestir un village pendant des années. La seule distraction de tante Marie était la lecture. Quel livre ! Elle ! Tout un livre qui lui tombait sous la main, fût-il un ouvrage technique, fût-il un tome de philosophie, fût-il un tome de littérature. Quand elle n'avait plus rien à lire, elle relisait. D'ailleurs, elle ne parlait jamais de ses lectures. Aussi bien, tante Marie parlait fort peu. Sa voix, bien que douce, avait quelque chose de défiant. On n'était guère tenté de la contredire. Chacun admirait son bon sens et son absolu sinécure. Il y avait deux choses que l'on ne pouvait pas concevoir : c'était tante Marie « restant à ne rien faire », ou tante Marie disant un mensonge. Même au prix de sa vie, elle n'eût pas consenti à dégrader la vérité. Le seul plaisir que connaissait tante Marie, c'était de faire plaisir aux autres, particulièrement aux enfants. Malgré sa médiocre fortune, elle avait toujours chez elle maintes gâteries en réserve. C'étaient deux ou trois bouteilles de vieux vin qu'on lui avait données, pour elle, pendant quelque maladie. C'était un morceau de charcuterie délicate, omelette ou bûche de cochon : le jambon de tante Marie avait des dents. C'étaient quelques pâtisseries sèches, précieusement abritées de la poussière. C'étaient des noix de belle taille ou des pralineaux de choix. Tante Marie excellait à enlever le noyau des pruneaux et à mettre à la place un autre pruneau sans noyau : bûche de roi ! C'étaient des terrines de confitures cossées de papier transparent, où se condensait en savonneuses gelées, dorées ou brunes, toutes les merveilles succulentes de vergers. C'étaient enfin certaines présentes de nouvelle an-

née que tante Marie montrait aux grandes occasions, mais auxquelles on ne touchait jamais : jolie caisse de dattes, luxueuse boîte de bonbons, gigantesques morceaux de nougat, faisceau triomphal de vertes angéliques, œuf de chocolat énorme comme un œuf d'oïseau rock, où dormait un gros petit Jésus en sucre. Cette année-là, les belles et bonnes choses de tante Marie ne me préoccupaient guère. Dès la moindre nouvelle jetée en passant par quelque trainard, fusil en bandoulière, on en avait pour tout un jour. Le torrent de l'invasion avait jusqu'alors épargné Vathiménil. On finissait par se dire : « Ils » ne viendraient pas par là. Qu'est-ce qu'ils viendraient faire par nos chemins ? D'ailleurs, le bois de Chèvremont, qui domine Vathiménil, est plein de francs-tireurs. « Ils » le savent bien. « Ils », c'étaient les Prussiens. Et l'on s'efforçait de se rassurer. Un matin de septembre, nous achevions de cueillir les « bourgaingottes ». Sur un drap, au pied de l'arbre, étaient amoncées les prunes rondes, d'un violet sombre, croquantes et sucrées à souhait. Ah ! de quatre camarades, je les transportais sur la grande table de la cuisine. Ce matin-là, tante Marie avait « mis le feu au four ». Sur des claies, de grosses miches de pain, cuites à point et saupoudrées de farine, étaient leurs masses friantes. Deux plateaux portaient de vastes « kiches », galettes lorraines formées d'une mince couche de pâte frottée d'un mélange de beurre et de crème, et décorée ça et là de lardons croustillants. Je considérais avec appétit cet alléchant tableau, quand tout à coup j'entendis dans le corridor une voix altérée qui disait : — Les Prussiens sont à Glonville. Je vous assure qu'ils seront ici aujourd'hui. — J'accourus. Tante Marie parlait avec un vieux paysan aux mâchoires serrées et aux yeux tristes. — Vous les avez vus ? demanda tante Marie. — Si je les ai vus ! Et le vieux paysan raconta ce qu'il savait. Il revenait avec sa voiture, sans penser à rien. Tout à coup, on lui avait crié : « Arrête ! ». Un officier et quelques hommes l'entourèrent. L'officier parlait français. Il lui ordonna de le suivre pour transporter des réquisitions. Il lui fit conduire sa voiture devant une maison au sein de laquelle s'entassaient des bandes de lard, des sacs de provisions, et il le força à les enlever. — Comme j'hésitais à obéir, l'officier m'a mis la main sur l'épaule. Je me suis écarté vivement. Alors, il m'a dit : « Vous pouvez partir. Je garde votre voiture et vos chevaux. » J'ai tout laissé, et je suis venu prévenir mon genre qui habite ici. Les Prussiens vont venir ! Le vieux paysan s'exprimait avec une force haletante qui me serrait le cœur. Tante Marie ne répondait rien. Elle le ramenait jusqu'à la porte. Il ajouta, en lui disant au revoir : — Votre maison est la première du village. Elle est un peu isolée. C'est chez vous qu'ils entront d'abord. Ils prendront tout. Tout leur est bon. Quand nous fûmes seuls, tante Marie se tourna vers moi et me dit : — Vos quatre amis sont rentrés chez eux ? — Non, tante Marie : Léon Thouvenin, Charles Poinard, André Gérardin et Jean Pierre Bonlangier doivent encore être au jardin. — Allez les chercher. Vous leur direz qu'ils déjeuneront avec nous. Attendez ! Dans la rue, une foule de petites filles et de petits garçons s'appelaient avec grands cris. L'alarme était donnée : sans doute, tous avaient l'idée de pousser une reconnaissance sur la route. La curiosité des jeunes êtres est terrible. Il y avait là des enfants des plus pauvres familles, les quatre garçons du père, les cinq petites filles du garde champêtre, une trentaine en tout. Tante Marie me dit : — Invitez aussi ceux-là. — Tous, tante Marie ? — Tous ! Allez. Tante Marie parlait avec un sérieux ordinaire. Comme toujours, elle me disait « vous » et je lui disais « tu ». Mais, dans mon intérieur, il y avait quelque chose de respectueux, de pieux même. Dix minutes plus tard, tous les enfants étaient attablés dans la bonne cuisine. Les « kiches » disparaurent en un instant. Tante Marie prit alors dans le desservant quelques assiettes et une pièce de porc salé qui servent le même sort. Trampé d'eau, le bon vieux vin de tante Marie désaltérait les coquilles. Les belles miches de pain tendre, coupées en larges tranches, fondaient dans les petites bouches ravies. Les enfants acceptaient l'au-

baine sans trop de surprise. Ne traversait-on pas une époque où il fallait s'attendre à tout ! Ceux de huit ans ou de sept ans, — les gamins, comme je disais de tout l'orgueil de mes dix ans ! — paraient le plus d'admiration. Les petits Michelle surtout me semblaient incomparables. Je me rappelais avoir entendu dire qu'ils ne mangeaient de la viande chez eux qu'une fois par an, à la fête, et que leur mère leur faisait des tartines en frottant légèrement le pain sec d'un jaune d'œuf qui seul jaune d'œuf suffisait à colorer une micho. Ah ! les miches de tante Marie avaient, en ce moment, un assésimement plus substantiel. On en était à la dernière bûche de la bajoue délicate. Le pauvre jambon qui avait des dents s'était mal défendu. Un petit morceau rose et blanc demeurait attaché à l'os. Tante Marie le tendit à l'enfant qui lui parut le plus réservé. C'était un petit garçon qui s'appelait Renaudin, et qui parlait d'une voix lente et douce : — Courage, Renaudin ! dit-elle. — Oh ! je n'ai pas peur tante Marie, répondit Renaudin. J'ai mangé beaucoup Renaudin. Cependant je fus un peu fâché de voir qu'il disait sérieusement : « Tante Marie ». Croyait-il donc vraiment que ma tante, à moi, était aussi sa tante ? Mon impatience s'accroît quand tante Marie, prenant un à un, au fond de son armoire, les pots de confitures qui formaient son trésor doré, brun et vermeil, commença à les décoiffer de leur fin papier transparent. — Oh ! si je, vos confitures aussi, tante Marie ? Alors, elle fixa sur moi ses yeux violets un peu durs et elle me dit d'une voix brève : — Les Prussiens ne les auront pas. Maintes fois, on avait prononcé devant moi cette phrase. C'était à mes yeux une phrase insignifiante, qu'on laissait tomber comme une bonnette de mie de pain pétrie entre les doigts, à table. Mais voici que la phrase banale prenait tout son sens, toute sa portée, et qu'elle trouait l'air comme une balle. Je comprenais. J'aidai donc tante Marie à servir aux inatiables la caisse de dattes, le bâton de nougat, la boîte de bonbons. A peine ai-je eu un mouvement de regret en brisant l'œuf de chocolat. Chacun des fragments convoqués fut avalé avec recueillement. Le petit Jésus en sucre échoût à Renaudin. Aujourd'hui, quand je revois cette scène dans ma mémoire, je me dis que c'était comme une sorte de communion patriotique. Les enfants de Vathiménil avaient fait, chez tante Marie, table rase et maison nette. Je dis « maison nette », au figuré. En réalité, quand tous furent partis (« Maroi, tante Marie ! Au revoir, tante Marie ! »), la maison semblait avoir abrité un gigantesque festin de noces. Sur la table, sur le dressoir, à terre, traînaient des os, des fragments de papier, des noyaux, des papillotes de dragées, des oses d'armées. Nous nous taisions tous les deux. Autour de nous régnait une inexprimable angoisse. Dans le lourd silence, un coup sourd ébranla la porte de la rue. C'était un Prussien qui frappait avec la crosse de son fusil. Cinq ou six soldats entrèrent précipitamment. Un officier les écarta d'un geste brutal, et s'avançant vers tante Marie, lui dit en français. — C'est à vous cette maison ? — Oui. — Donnez-nous vos provisions, le pain et la viande surtout. — Je n'ai plus rien, répondit tante Marie. L'officier s'écria avec colère : — Vous mentez ! Tante Marie ne répliqua rien. Je regardais. Barbus, poudreux, malpropres, les soldats remplissaient la maison de leur bruit et de leur odeur. Leurs lourds fusils sonnaient sur les dalles. L'officier donna un ordre. Ils fouillèrent les chambres, la cave, le grenier. — Vous disiez vrai, dit l'officier à tante Marie, vous n'avez rien. A qui avez-vous donné vos provisions ? Un soldat s'approcha et lui fit remarquer les traces évidentes d'un repas récent. — Ah ! murmura-t-il, voilà donc, où tout a passé. Sa face rouge aux monstres hérissés, sa front fuyant, aux yeux bien falencés, prit une expression de menace et d'inquiétude sauvages. Il semblait interroger les assiettes, les fragments de papier, les miettes de pain. Soudain, il se redressa : — Où sont les francs-tireurs ? s'écria-t-il. — Je ne sais pas. — Vous mentez ! répéta-t-il. — Je ne mens jamais. Les prunelles de tante Marie jetaient des flammes. Son beau visage mince était comme illuminé d'indignation haustaine. L'officier avisa, sur le mur de la cuisine, une gravure représentant le Crucifixement, et, au des-

sus de cette gravure, un ramesau de bois bénit. Il prit le bras de tante Marie, et lui désignant la gravure et le bois : — Jurez là-dessus ! dit-il. Elle haussa les épaules. — Pourquoi voulez-vous que je jure ? Je ne mens jamais. — Jurez tout de même. Tante Marie tourna la tête vers la gravure religieuse et dit : — Je le jure. L'officier recommença à examiner la cuisine, compta en allant jusqu'à quarante, parla longuement avec un des soldats qui lui montrait, au fond des verres, des gouttes de vin toutes fraîches. Brusquement, il remit la main sur l'épaule de tante Marie et lui dit : — Ceux qui ont mangé ici, ce sont des Français n'est-ce pas ? Cette fois, elle n'hésita pas à jurer. Elle leva sa main droite, — sa vaillante main sèche et hâlée, — jusqu'au bois bénit, et, spontanément, elle cria : — Ah ! oui, je le jure, ce sont des Français. Sans mot dire, l'officier se retira avec ses hommes. Qu'avait-il cru deviner ? Sans doute qu'une compagnie de francs-tireurs avait fait halte chez nous. Du seul de la porte, je vis l'ennemi s'éloigner en hâte. Vathiménil échappait ainsi à l'occupation. Le M. Thomas, chef de la Sûreté, avait resté accoudé sur sa table, le front entre ses deux mains, réfléchissant. Il se redressa enfin, et, secouant lentement la tête : — Non, fit-il, décidément il est impossible qu'il n'y ait pas crime ! — Pourquoi cela ? interrogea un personnage qui, assis dans un fauteuil bas, près de la cheminée, échauffait avec la patience d'un philosophe un édifice de tisons destiné à un effondrement prochain. — Pourquoi reprit M. Thomas. Ma déduction est fort simple. Je suis en présence d'une mort violente. La position de l'arme meurtrière exclut toute hypothèse de suicide. Donc, il y a assassinat. — Le syllogisme est irréprochable dans sa forme : mais le fond peut être faux. Quel est son point de départ ? La vraisemblance. Eh bien, la vraisemblance n'est pas un facteur à faire entrer dans des calculs. Ce qu'il faut, c'est le fait, le fait seul, et non pas son ombre décevante. Pas de fait, pas de conclusion à tirer. Attendez que l'enquête vous en révèle un qui a pu jusqu'ici vous échapper. Si elle ne vous en révèle aucun, ne concluez pas et faites une croix sur l'affaire ; ce sera plus prudent. Si vous vous mettez en tête de trouver un coupable, vous en trouverez peut-être un, qui sera arrêté, interrogé, convaincu du crime, jugé, condamné, guillotiné même, et qui sera aussi parfaitement innocent que vous ou moi. Ce n'est pas une aventure à courir. — Cependant. — Je sais ce que vous allez me dire. Votre homme est trouvé assis, la tête sur son bureau, la tempe trouée d'une balle, et son revolver est à quatre pas de lui, sur une console, hors de la portée de sa main. L'attitude du mort indique un calme parfait : il a été abattu sur place. Il est impossible d'admettre que ce soit lui qui ait tiré le coup qui l'a tué. Le médecin déclare que la mort a dû être, à nécessairement été foudroyante. Comment aurait-il pu, ainsi frappé, poser ce revolver sur cette console et venir s'asseoir devant elle ? Les jambes engagées dessous, les pieds dans sa chancelière, emprisonné entre les bras de son fauteuil ? Donc, l'hypothèse du suicide est forcément écartée. Celle du meurtre ? Le cabinet de travail où votre homme a été retrouvé n'a aucune porte, donnant sur un salon. Ce salon communique avec la chambre de madame qui, une demi-heure avant, laissait son mari pour rentrer chez elle essayer une robe avec sa couturière aidée d'une apprentie. La seule domestique de la maison est absente, pour une course. Personne n'a la clef de l'appartement, personne n'a sonné, personne n'est entré. Du reste, pour pénétrer jusqu'au cabinet, il aurait fallu passer devant la porte de madame. Cette porte est restée entrouverte. Les trois femmes qui étaient dans la pièce n'ont rien vu, rien entendu. — Pardon, elles ont entendu le coup de feu. — C'est à dire que, plus tard, elles ont cru toutes les trois se rappeler avoir entendu un bruit assez fort, quelque chose comme le claquement d'une porte à l'étage au-dessus ou au-dessous. Bref, quand madame est rentrée dans le cabinet de son mari, pour lui demander de quoi payer la couturière qui attendait derrière elle, rien ne pouvait lui faire pressentir ce qu'elle allait y voir.

D'ailleurs, le défunt, très à son aise, d'un tempérament gai, parfaitement heureux en ménage, n'avait aucune raison de détester la vie. Donc, à mon sens, ni suicide, ni crime. — Quoi donc alors ? Un miracle ? — Non, un accident. — Lequel ? Ce revolver partant tout seul, sans que personne le touche, et frappant cet homme juste à l'endroit où il faut pour le foudroyer ? Je ne sais pas que le hasard ait un monsieur capable de faire des cartons chez Gastinne-Renette. — Il est capable de bien autre chose !... Tenez cinq minutes d'attention seulement, je vous prie. Le temps de vous conter une courte histoire. Vous verrez que tout est possible, entendez-vous ? tout, quand ce monsieur que vous appelez le hasard, a la fantaisie de s'en mêler ! L'interlocuteur de M. Thomas venait de couronner son édifice de tisons par un superbe morceau de braise incandescente lorsque, subitement, tout l'échafaudage s'éroula. L'architecte malheureux posa tranquillement ses pinces et, se retournant vers le chef de la Sûreté, il poursuivit en ces termes : — Mon histoire date de l'an dernier. Elle s'est passée à Naples, où j'étais chef de police, avant de prendre la retraite qui me valut aujourd'hui le plaisir de causer ici avec vous. Un soir d'août, sur le coup de dix heures et demi, on vint m'avertir brusquement qu'un crime a été commis chez le prince Caravella, un de nos plus riches seigneurs. Je saute dans une voiture et dix minutes après, j'étais au palais. Dans le vestibule, je tombe au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes en toilette de soirée, qui sont la comme affolés ne sachant ce qu'il font, réclamant les manteaux qu'ils viennent à peine de laisser ; d'autres arrivant par derrière, étonnés de ce désordre, demandant ce qu'il y a, poussant des exclamations de surprise terrifiée. Ce qu'il y avait, c'était ceci : la princesse Caravella venait d'être trouvée dans son lit, morte d'un coup de revolver au cœur. Un instant après, j'étais avec l'intendant du palais, dans la chambre de la princesse. Le prince, qui adorait sa femme, une ravissante créature de vingt-cinq ans, était comme fou, hors d'état de répondre à la moindre question. En quelques minutes, je fus au courant de tout, du moins de tout ce qu'on croyait savoir. Il y avait bal ce soir-là au palais Caravella. Après le dîner, auquel assistaient quelques intimes, la princesse s'était trouvée fatiguée, prise d'une migraine subite, et était rentrée chez elle prendre quelques repos. Une heure après, vers neuf heures, sa femme de chambre était entrée pour l'habiller. Elle avait trouvé sa maîtresse couchée. — Tout à l'heure, avait dit la princesse. Je vais mieux ; dans une demi-heure, je me lèverai ! Puis elle avait demandé un journal, jeté sur une table, et la femme était sortie. A neuf heures et demi, lorsqu'elle revint, elle pensa que sa maîtresse s'était endormie, car elle avait le visage à moitié couvert par le journal que tenaient encore ses deux mains. L'heure s'avancait, la camériste appela : « Madame ! ». Rien. Elle s'approcha, appela encore. Toujours rien. Prise d'une subite inquiétude, elle saisit le poignet de la princesse. Le bras retomba inertement. Dans ce mouvement, le journal s'écarta. La face de la jeune femme était livide. Elle était morte. Folle de terreur, la camériste courut à la porte, n'eut que le temps de pousser un cri et tomba sur le parquet, à moitié évanouie. On arriva, on découvrit le corps de la princesse. Juste au-dessus du sein gauche, la chemise de batiste était percée d'un trou rond : la trace de la balle qui l'avait frappée en plein cœur. A côté d'elle, sur une table légère, un revolver de tout petit calibre était posé à côté d'un candelabre. Cette arme minuscule, presque un joujou appartenait à la princesse. C'était bien elle qui l'avait tuée, car un des coups était parti. Qui l'avait tiré ? La princesse ? Impossible. D'abord elle n'avait aucun motif de se tuer. Et puis, le fait de ses deux mains tenant encore son journal excluait toute idée de suicide. Un assassinat alors ? Personne, hors sa camériste, n'avait pu entrer chez elle, et cette fille adorait sa maîtresse, qui était sa sœur de lait. Cependant, le fait était là : un coup de ce revolver avait été tiré, et la princesse en était morte. Tué par qui ? Le problème paraissait insoluble. En un quart d'heure j'en eus la solution. Le hasard, qui avait ouvert cette énigme, m'en fournit lui-même le mot. Voici comment. J'avais commencé par m'informer, questionnant l'intendant, la camériste, les domestiques. Ce revolver était bien à la princesse ? Oui. Avait-elle l'habitude de le poser près d'elle en se couchant ? Non ; ordinairement, il était enfermé dans le tiroir d'un meuble. Comment donc se trouvait-il là ? Une des femmes présentes se frappa le front : elle se souvenait. C'était la gouvernante du fils de la princesse, un bambin de

cinqu'ans. Avant le dîner, la princesse, rentrant dans sa chambre, avait trouvé son fils debout devant le meuble resté ouvert, et jouant avec l'arme qu'il y avait prise. Elle lui avait arraché des mains, avait grondé et renvoyé le petit imprudent, et posé le revolver sur la table volante dressée près de son lit. Evidemment, elle l'y avait oublié. Soit. Mais alors, et encore, et toujours, par qui le coup avait-il été tiré ? Je pris le revolver et l'examinai avec attention. Il était tout noir en ébène et acier brun. Un détail me frappa : autour de la gâchette elle-même, une légère couche de poussière grise s'était déposée. Je levai le chien pour découvrir la cartouche brûlée. A ce moment, mon petit doigt effleura la gâchette et le chien se rabattit. L'arme avait un défaut évident, d'une exagération surprenante, et que je n'avais jamais vu poussée à ce degré : elle partait au moindre contact. Je renouvelai l'expérience et le confirma pleinement mon observation. Une pensée me traversa l'esprit. — Qui a touché le premier cette arme ? demandai-je. — Moi, répondit l'intendant. — Comment était-elle posée ? — Comme ceci. Et il replaça le revolver sur la table, le canon tourné vers le lit. Je me penchai et mis mon œil au niveau de la table. L'arme était juste à la hauteur de la blessure. Avec une ligne horizontale, j'aurais pu joindre l'extrémité du canon au trou produit par la balle. Comme je me relevais, je sentis un courant d'air sur ma nuque. Je me retournai. Derrière moi une fenêtre était entrouverte. J'y courus et l'ouvris toute grande. Aucune trace d'escalade ; du reste, nous étions au premier étage ; personne n'aurait pu pénétrer par là. Pourtant, cette arme, si étonnamment sensible qu'elle fut, n'avait pas pu partir toute seule. Une chiquenaude, moins encore, le choc d'un corps léger comme une plume avait pu en faire abattre le chien. Mais encore fallait-il que quelqu'un l'eût produit. A ce moment, j'aperçus au pied de la table quelque chose qui remuait. Je me penchai et le saisis avec les doigts. C'était une phalène qui se débattait sur le parquet, les ailes brûlées. Elle était énorme, le corps presque gros comme mon pouce. Je laissai échapper un cri. Je tenais la clef du mystère. Rapi-ement, je vérifiai mon hypothèse. Je ne m'étais pas trompé. Entre la gâchette du revolver et le pied du candelabre, il y avait une distance de trois centimètres à peine, et sur le pied du candelabre, je retrouvais les mêmes traces de poussière grise que sur la gâchette du revolver, et cette poussière grise était celle qui recouvrait le corps de la phalène. Mes doigts en étaient remplis. Le drame, ou plutôt l'accident, s'était, en un clin d'œil, reconstitué sous mes yeux. La princesse ayant pris le revolver aux mains de son fils, l'avait posé sur la table sans s'apercevoir qu'il était armé. Par la fenêtre entrouverte, la phalène était entrée dans la chambre : elle s'était brûlé les ailes à la bougie, était tombée entre le pied du candelabre et la gâchette de l'arme, et, en se débattant, avait fait partir le coup. L'assassin de la princesse Caravella était un papillon de nuit. Si j'ai jamais M. Thomas, chef de la Sûreté, mérita son nom, ce fut bien par le regard d'incrédulité qu'il jeta en ce moment sur son ex-confrère italien. L'histoire devait être vraie, car le contour ne sourcilla pas.

très volontiers M. Volny pour jouer Gennaro. « Le jeune artiste n'aura rien de changé à sa situation à la Comédie-Française, il y touchera l'intégralité de ses appointements. L'administration du théâtre de la Galté appréciera l'indemnité supplémentaire qu'elle jugera convenable de lui accorder. « M. Volny sera à votre disposition pour les répétitions des que vous le voudrez. « Veuillez, cher Monsieur Menrice, recevoir l'assurance de mes sentiments les plus dévoués. « EMILE PERRIN. « A quelque temps de là, la Comédie-Française prête également M. Philippe Garnier à la Porte-Saint-Martin pour jouer « Marion de Lorme ». Mais... ni M. Garnier ni M. Volny ne veulent réintégrer la Maison de Molière. Et ce fut même alors que le Comité prit la décision de ne plus jamais prêter d'artiste à un autre théâtre de Paris. Mais « Chantecler », ne fut-il jamais joué que ce ne serait pas un désastre pour M. Rostand. Le directeur d'un grand périodique lui a offert, paraît-il, une prime de 150 000 francs pour avoir le droit de publier dans sa revue le texte de l'œuvre huit jours avant l'apparition régulière en librairie. M. Edmond Rostand aurait retenu. 100 000 exemplaires de l'édition ordinaire sont déjà retenus, annonce-t-on, (mais où, retenus !) et le premier tirage de 300 000 sera certainement insuffisant. C'est à dire que le poète aurait une somme de quatre à cinq cent mille francs garantie à la veille même de la publication de la brochure. Au total, M. Edmond Rostand toucherait dans le premier trimestre de la vente de « Chantecler », une somme d'au moins six cent mille francs. C'est coquet. Il semble difficile, d'ailleurs, que cette pièce, dont on a si prodigieusement parlé et qui se passe chez les animaux, ne fasse pas un faux noir, après le premier succès de cariocté. CUISINE Sigis à l'anglais. Mettre dans une casserole 2 litres de bon bouillon on à défaut de bouillon, de l'eau, sel et poivre, 2 ou 3 oignons, y placer le gigot. Lorsque le bouillon est en ébullition, ajouter par petits paquets, enfermés dans de la mousseline préalablement débarassée de son empois, tous les légumes de la saison épluchés et lavés, en commençant par ceux qui demandent le plus de temps pour la cuisson : carottes, navets, haricots en grains, haricots verts, petits pois, choux, pommes de terre. Faire cuire le gigot environ 1 1/2 heure par kilogramme ; le dresser sur un plat et l'entourer des légumes. On peut servir avec ce mets une sauce blanche aux câpres. Champignons farcis. Eplucher les gros champignons, les laver, les blanchir, creuser l'intérieur des têtes avec la pointe d'un couteau, puis les remettre au feu et à mesure dans l'eau de cuisson. Hacher finement la partie retirée avec les queues, mettre le hachis dans un linge, le tordre fortement pour en extraire l'eau. Hacher également oignons, échalotes cuites à blanc dans du beurre pendant vingt-cinq minutes, persil, y joindre les hachis de champignons et de la mie de pain, préalablement trempée dans du bouillon bouillant et pressée ; passer le tout au beurre, saler, poivrer ; remplir les têtes de champignons avec cette farce, les ranger dans un plat beurré, saupoudrer de chapelure, poser sur chaque tête un petit morceau de beurre fin, faire gratiner au four quelques minutes avant de servir. (Des champignons abais préparés peuvent servir de garniture.) Gâteau de Gennaro. Farine de gruau.....200 gr. Beurre fin.....125 gr. Fromage de gruyère.....125 gr. Œufs.....3 Couper le beurre en petits morceaux et le fromage en lamelles. Mettre la farine sur un marbre ou sur une planche à pâtisserie, faire un puits dans lequel on casse les œufs, y mettre le beurre et les trois quarts du fromage, un peu de sel ; pétrir le tout ensemble jusqu'à ce que la pâte vivement travaillée se détache entièrement des mains et de la planche, elle doit s'allonger comme du caoutchouc. En cet état, elle est bonne à faire cuire. Disposer la pâte en couronne sur une plaque beurrée, piquer sur la couronne les morceaux de fromage réservés, dorer avec un jaune d'œuf mélangé de crème et mettre à cuire à four doux.

PAPILLON NOIR